

Wagner au cinéma Insupportable génie

Anne-Christine Loranger

Numéro 284, mai-juin 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69014ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loranger, A.-C. (2013). Wagner au cinéma : insupportable génie. *Séquences*, (284), 20-21.

Wagner au cinéma Insupportable génie

Le 13 mai 2013 marquera le 200^e anniversaire de la naissance de Richard Wagner, dont la musique a été utilisée dans certaines des scènes les plus marquantes du cinéma ainsi qu'au sein d'une des plus horribles tueries de l'Histoire. Alors que, depuis trois ans, les mises en scène de ses opéras par Robert Lepage et François Girard sont retransmises en direct du Metropolitan Opera de New York dans 3000 salles de cinéma à travers le monde, Séquences a pensé vous offrir une petite revue du plus cinématique – et insupportable – de tous les compositeurs d'opéras.

ANNE-CHRISTINE LORANGER



Richard Wagner à Paris en 1861

Richard Wagner a toujours privilégié des acteurs qui savaient chanter, plutôt que des chanteurs limités dans leur jeu. C'est sans doute ce qui explique l'attrait de ses opéras, tant pour les metteurs en scène et les chanteurs que pour les réalisateurs. Sans compter le public!

Les opéras de Wagner ont un pouvoir d'évocation visuelle qui les place dans une classe à part au sein du corpus opératique mondial. Pensons à la vertigineuse descente de Wotan, roi des dieux, jusqu'au plus profond de la Terre, pour y négocier l'or volé aux filles du Rhin par le sombre nain Alberich. Juste à l'écrire, la caméra nous démange! Au-delà de l'aspect cinématique, ce sont les motifs wagnériens créés pour chaque personnage

et se modifiant au gré de leurs émotions qui ont permis aux compositions wagnériennes de se tailler une place de choix au sein des trames sonores. Témoin, ce gros plan du visage de Nicole Kidman, alors que monte le prélude du premier acte de *La Walkyrie* dans *Birth* (Jonathan Glazer, 2005). Immobilité quasi totale dans ce plan de deux minutes. Seule la musique couplée au visage tendu de l'actrice suffit à nous exprimer la complexité du drame qui se joue en elle et celui qui s'annonce. De même, quand Francis Ford Coppola fait utiliser *La chevauchée des Walkyries* par les soldats américains lors de l'attaque en hélicoptère dans *Apocalypse Now* (1979), il témoigne de l'état d'esprit conquérant de ces soldats supérieurement armés, en même temps qu'il annonce les morts à venir.

Les utilisations de Wagner par la crème des réalisateurs mondiaux sont trop nombreuses pour être toutes mentionnées : Luis Buñuel dans *Un chien andalou*, Alfred Hitchcock dans *Murder!*, Nicholas Ray dans *Rebel Without a Cause*, John Boorman dans *Excalibur*... Fritz Lang dans *Die Nibelungen*. Si les premières minutes de l'apocalyptique *Melancholia* de Lars von Trier ont fait couler beaucoup d'encore, force est d'admettre que l'ouverture de *Tristan et Yseult* compte pour beaucoup dans le sentiment d'une incommensurable perte qui habite le film. La juxtaposition des images de Kirsten Dunst en robe de mariée parcourant le parc, sous-tendue par la fatalité du destin d'Yseult qui s'annonce en musique, colore le film de von Trier d'un exceptionnel parfum de fin du monde.

C'est cependant Charlie Chaplin qui a utilisé Wagner avec le plus de brio dans *The Great Dictator* (1940). Alors que





s'élèvent les premières mesures de l'ouverture de *Lohengrin* (opéra fétiche d'Adolf Hitler), on trouve le dictateur joué par Chaplin juché dans les rideaux de son bureau, pastichant ainsi l'origine 'céleste' du héros Lohengrin. L'acteur se laisse glisser au sol, pour ensuite se mettre à faire rebondir un ballon en forme de globe terrestre à travers la pièce. Y compris sur lui-même ! Cette scène d'un monde dont le dictateur use comme d'un jouet sous les effluves wagnériens tient du sublime. Que la même musique ait été jouée dans les camps de concentration donne autant la mesure du génie de Chaplin qu'il donne froid dans le dos.

Si les premières minutes de l'apocalyptique *Melancholia* de Lars von Trier ont fait couler beaucoup d'encre, force est d'admettre que l'ouverture de *Tristan et Yseult* compte pour beaucoup...

Cette relation étroite entre la musique de Wagner et le nazisme constitue l'un des thèmes de *Wagner and me* (2012), documentaire du britannique Stephen Fry sur la vie et l'œuvre de Wagner, et sur sa relation troublée en tant que Juif avec le musicien. Drôle, touchant, éloquent, Fry nous fait à la fois partager sa passion et ses états d'âme. De Dresde à Munich, en passant par la Suisse, sa quête wagnérienne nous amène pendant les répétitions dans les coulisses de l'Opéra de Bayreuth, salle d'opéra consacrée uniquement aux œuvres wagnériennes. Fry se recueille devant la tombe de Wagner à Wahnfried, la villa qu'il habitait avec Cosima, sa seconde épouse et fille de Franz Liszt. Cette villa a joué au cinéma un

rôle important puisque *Richard et Cosima*, l'étonnant film de l'autrichien Peter Patzak présenté hors compétition à Cannes en 1987, s'y déroule en grande partie. Troublant, fulgurant, à mi-chemin entre l'onirisme et la recherche d'archive, le film de Patzak y décline le personnage dans des teintes qui semblent tirées d'un tableau de Goya. Sans doute la meilleure évocation de la relation entre Richard et sa muse, *Richard et Cosima* n'éclipse cependant pas la formidable interprétation de Richard Burton dans *Wagner*, film de 9 heures, refait en télé-série et où Vanessa Redgrave incarne le rôle de Cosima. Il a été dit de Burton, qui tenait mordicus à ce rôle, qu'il était né pour lui. La sensualité débridée de ces deux titans, leur goût de luxe et leurs relations troublées avec leurs muses respectives offre certainement des points de contacts. La rencontre des deux Richard, phénomènes de démesure chacun dans leur genre, ne pouvait être qu'unique. Et elle l'est !

Histoire de se gonfler d'orgueil national, les amateurs de Wagner peuvent aussi regarder *Wagner's Dream* (2012), le beau documentaire du MET consacré à la mise en scène du cycle de l'Anneau du Nibelung par Robert Lepage. Le bonheur de savourer Lepage au travail, ses relations avec ses partenaires, ses essais, ses doutes, ses espoirs et ses angoisses, les inquiétudes des chanteurs face à ses demandes, les problèmes de la première : tout y est. L'exploit technique de la mise en scène des quatre opéras du cycle a nécessité un renforcement du plancher du MET incapable de recevoir les 90 tonnes de la gigantesque machine nécessaire aux quatre productions. Nouvelle rencontre de deux artistes de la démesure pour lesquels le mot 'limite' ne semble pas exister. Mais (et *Séquences* peut en témoigner) contrairement à Wagner et Burton, Robert Lepage est, lui, aussi humble que talentueux, aussi charmant qu'empathique. Comme quoi l'insupportable en art n'est pas obligatoire! ☺